



1940 LE MORBIHAN FACE À L'INVASION ALLEMANDE

Il y a tout juste 80 ans, les troupes allemandes arrivaient en Morbihan sonnant le début de quatre années d'Occupation. Entre règles strictes, privations et peur des bombardements, la vie des Morbihannais a basculé.



Garden-party ou moment de détente pour les militaires allemands au Château de Porcé (Arradon), résidence d'officiers de la Wehrmacht pendant la guerre.



Soldats allemands qui défilent dans les rues de Pontivy.

18 juin 1940. Rennes est toujours endormie. Quatre jours après leur entrée dans Paris, trois chars allemands pénètrent dans la capitale bretonne. Il est 4h30 du matin. Une importante colonne motorisée suit et ne compte pas s'arrêter en si bon chemin. La veille, le maréchal Pétain a été clair. De sa voix chevrotante, le tout nouveau président du Conseil des ministres a demandé à la radio « de cesser le combat ».

Qu'à cela ne tienne. Les « boches » avancent vite. Sans rencontrer beaucoup de résistance. Imaginé début juin, le projet d'un « réduit breton » dans lequel le gouvernement français aurait pu se replier paraît bien loin : quelques heures après Rennes, Pontivy et Ploërmel tombent aussi sous la botte nazie. L'inquiétude monte. En ce jour de l'appel du Général De Gaulle, l'arrivée des troupes dans l'ensemble du Morbihan n'est plus qu'une question

d'heures. Autant ne pas avantager l'ennemi. Le préfet maritime de Lorient, l'amiral de Penfentenyo, demande d'évacuer tout ce qui peut l'être. Une soixantaine d'embarcations quittent la ville aux cinq ports pour l'Angleterre ou l'Afrique du Nord. Des caisses d'or des banques des gouvernements belge et polonais sont expédiées vers le Maroc. Pour ce qui ne peut être évacué, tout doit disparaître. L'amiral demande la destruction des archives de l'Arsenal et des stocks de munitions. Le feu est mis aux cuves de mazout. D'épaisses fumées noircissent le ciel.

5 jours d'avancée éclair

Une nuit passe. Le 19 juin, les troupes allemandes sont à Josselin. Près de Stival, elles reçoivent les jets de pierres d'un père de six enfants. Il est abattu. Guémené est prise quelques heures plus tard. Rendues sans combat, les cités de plus de 20 000 habitants sont déclarées « villes ouvertes » pour éviter les bombardements.

À Lorient, les évacuations et

destructions d'installations militaires se poursuivent mais l'idéal serait de ralentir l'ennemi. Le 21 juin, vers 10h, des jeunes soldats de l'artillerie de Marine reçoivent l'ordre de le retarder au lieu-dit les Cinq Chemins, à Guidel. Les affrontements sont violents. Huit morts côté allemand. Six dans les rangs français et neuf blessés. À 17h40, l'inévitable arrive. Le préfet reçoit une note lui annonçant « l'entrée des Allemands à Lorient et Redon ».

Le 22 juin, c'est officiel : l'ensemble du Morbihan est occupé. Le gouvernement français vient, lui, de signer l'armistice à Rethondes. La France est maintenant coupée en deux : le nord en zone occupée, et le sud, en zone libre. Cinq jours d'avancée éclair des troupes allemandes dans la péninsule bretonne ont suffi à faire basculer la vie des Bretons. Désormais, les drapeaux à croix gammée flottent sur les bâtiments publics, réquisitionnés dès les premiers jours. L'administration allemande installe sa Feldkommandantur à la préfecture de Vannes. La chambre de commerce



Avant l'arrivée de l'occupant, le préfet maritime de Lorient demande de mettre le feu aux cuves de mazout.

de Lorient devient, elle, le siège d'une kreiskommandantur (commandement de secteur). Les soldats allemands investissent casernes, écoles et hôtels pour se loger. Les officiers, eux, préfèrent installer leur quartier dans les villas et les maisons les plus confortables. Certains habitants doivent vivre en « collocation » avec l'ennemi.

Le 24 juin, les Morbihannais sont invités à avancer leur horloge d'une heure. Tout le monde passe à l'heure allemande. L'ennemi prend ses marques. Il installe dans les rues des panneaux signalétiques dans sa langue. Pour certains soldats allemands, cette occupation a

un goût de « vacances ». Munis d'appareils photo, ils prennent la pose pour des photos souvenirs devant le port de Vannes. D'autres profitent de leur temps libre pour faire quelques emplettes dans le centre-ville historique. Grâce à leur monnaie avantageuse (1 mark = 20 francs), ils en profitent pour envoyer leur achat par colis à leur famille.

Règles à suivre

Les occupants n'en oublient pas pour autant de gérer la vie quotidienne des Morbihannais d'une main de fer. Pour contrôler les civils, le droit de circuler est soumis à autorisation¹. Le 27 juin,

les autorités allemandes font placarder dans tout le district morbihannais un avis à la population informant des règles à suivre. Désormais les civils devront respecter un couvre-feu allant de 23h à 6h du matin. Les détenteurs d'armes doivent les déposer en mairie ou dans les commissariats. Quant à la vente de spiritueux, elle est interdite. Sur l'affiche, les autorités sont claires : « Toute infraction à leurs ordres sera punie, toute résistance →

**DÉSORMAIS, DES
DRAPEAUX À CROIX
GAMMÉE FLOTTENT
SUR LES BÂTIMENTS
PUBLICS**

CHRONOLOGIE - LA GUERRE DANS LE MORBIHAN EN 10 DATES

3 sept. 1939 Entrée en guerre de la France

Printemps 1940 Fuyant la progression allemande, 150 000 réfugiés arrivent dans le Morbihan.

22 juin 1940 Début de l'Occupation du département. Signature de l'Armistice à Rethondes

Août 1940 Mise en place du service du ravitaillement général. Les pénuries de denrées alimentaires s'installent.

1942 Construction du mur de l'Atlantique. L'organisation Todt édifie bunkers et batteries le long du littoral morbihannais.

15 jan. 1943 Début des bombardements alliés qui détruisent Lorient.

16 fév. 1943 Le Service du travail obligatoire (STO) est instauré. Les réfractaires se cachent et rejoignent le maquis.

18 juin 1944 Combats du maquis de Saint-Marcel, le plus grand de Bretagne

Août 1944 Libération du Morbihan et épuration. Une poche de résistance allemande se forme autour de Lorient.

10 mai 1945 Libération de la poche de Lorient et reconstruction



Affiche de propagande nazie : l'occupant est bienveillant et nourricier. Face aux pénuries, les cartes de ravitaillement font le quotidien des Morbihannais.

→ sera réprimée (...). Tout vol et tout pillage entraîneront la peine de mort. » Convaincues que la population va être disciplinée, les autorités allemandes disent pour l'instant « renoncer à arrêter des otages ». Pourtant, un peu partout des listes d'otages en cas de troubles sont exigées des autorités municipales. À Lorient, le haut commandement de l'armée allemande avertit que « pour chaque soldat allemand

assassiné, dix otages seront fusillés ».

Pour essayer de détourner les populations des difficultés journalières, l'occupant autorise les loisirs. Spectacles, manifestations sportives et kermesses au profit des prisonniers de guerre sont même encouragées bien que très surveillées (tout comme le courrier). Les cinémas sont aussi

ouverts. Les séances sont précédées d'actualités allemandes (les actualités françaises sont interdites) et d'un film de propagande.

Mais la population n'a pas vraiment la tête aux loisirs. Trouver des denrées alimentaires devient très vite

l'une des principales préoccupations. Jusqu'à la mi-juillet, les Morbihannais se ravitaillent sans trop de difficultés. Pourtant, il faut partager. Avec les occupants bien sûr. Mais pas que. De septembre 1939 au 10 mai 1940, 20 000 réfugiés français, belges, luxembourgeois et néerlandais poussés à l'exode ont rejoint le département, alors à l'abri de la guerre. Du 10 mai au 17 juin, face à l'avancée des troupes allemandes, le Morbihan a même accueilli 133 500 nouveaux exilés, essentiellement des femmes, enfants et personnes âgées. Autant de bouches à nourrir et de personnes à loger.

Résistances multiples

En juillet, les premiers réfugiés retournent à leur foyer. Tout comme certains Bretons décident de quitter la région. Dès juin 1940, des bateaux de pêche ont fui clandestinement le littoral direction la Grande-Bretagne. À bord ? Des jeunes et plus âgés qui ont entendu l'appel du Général. Des départs s'organisent de Lorient, Paimpol, Camaret, Douarnenez. Le plus marquant reste celui de l'île de Sein. Âgés de 14 à 51 ans, la quasi-totalité des hommes valides de l'île ont rallié le Royaume-Uni. « Sein, Sein, mais c'est le quart de la France », avait même fait remarquer

De Gaulle après avoir passé en revue l'origine des volontaires l'ayant rejoint. Tous ces hommes forment les Forces françaises libres (FFL). Très nombreux dans leur rang, les Bretons, adeptes de la navigation, vont être utiles pour déposer et récupérer des agents sur la côte bretonne. Ces derniers créeront les premiers réseaux de renseignements. Pour les réfractaires à l'Occupation restés sur place, la Résistance se structure dès l'été 1940. Des réseaux d'évasion se montent pour fournir des faux papiers et sortir les prisonniers de leurs camps provisoires appelé *Frontstalags*. Dans le Morbihan, 35 000 personnes sont internées dans des camps à Saint-Avé, Sarzeau, Meucon, Coëtquidan, Pont-Scorff, Pontivy, Vannes ou au Haras d'Hennebont. À la mi-novembre, la quasi-totalité des prisonniers ont rejoint l'Allemagne pour laquelle ils doivent travailler. Autant de bras en moins dans les fermes et usines morbihannaises où femmes, vieillards et jeunes prennent le relais.

Pendant les douze premiers mois de l'Occupation, la Résistance est réduite. Elle prend des formes multiples. À Vannes, des affiches allemandes sont lacérées et des crachats envoyés depuis une fenêtre sur des soldats. Dans un cinéma à Lorient, les actualités →

À VANNES, DES AFFICHES ALLEMANDES SONT LACÉRÉES ET DES CRACHATS ENVOYÉS DEPUIS UNE FENÊTRE SUR DES SOLDATS



1



2



3



4



5

1. En camp de repos, ces soldats allemands profitent du soleil et de la musique d'un accordéoniste sur les bords de l'étang de Kersalo (Pont-Scorff).

Brauchitsch est, avec des officiers, tout sourire devant l'hôtel Gabriel à Lorient

2. Le 4 juillet 1940, un Allemand prend tranquillement la pose devant la caserne de la Marine (Arsenal de Lorient), prise par l'Occupant.

5. Un groupe de marins joue dans un camp de repos pour sous-marins allemands de retour de campagne.

3. Dossards au-dessus des uniformes, des Allemands se préparent pour une course à pied à l'hippodrome de Cano (Séné).

6. Cérémonie de propagande oblige. Alors qu'un sous-marin allemand revient au port de Lorient, de nombreux militaires allemands l'accueillent.

4. Commandant en chef de l'Armée de terre allemande, le feldmarschall Von

7. Comme un « air de vacances » entre ces soldats allemands et femmes françaises sur cette plage de l'ouest de la France.



6



7



Début 1943, Lorient tombe en ruines face à l'ampleur des bombardements alliés. Ici une photo prise après la guerre

→ allemandes sont chahutées. À Saint-Gildas-de-Rhuys, un kilomètre de lignes téléphoniques est enlevé. À Meucon, on privilégie le sabotage de quarante-cinq camions. Une cinquantaine de condamnations d'un à six mois de prison pour injures et offenses à l'armée allemande sont prononcées durant la première année d'occupation. On compte trois à quatre attentats dans le département en 1940.

LES PÉNURIES SE FONT RESSENTIR. BEURRE, CAFÉ, HUILE, LAIT, OEUFS, RIZ, CHOCOLAT MANQUENT À L'APPEL

Pénuries

Alors que la Résistance est à ses prémices, il y a aussi ceux qui choisissent le camp de la collaboration. Entre censure allemande et coopération volontaire, la presse présente l'ennemi comme invincible, protecteur et son Occupation comme bénéfique. La France est à genoux. Le Parti national breton (PNB) veut, lui, en profiter pour proclamer

une république bretonne appuyée par l'occupant. Le 3 juillet, ses chefs séparatistes se retrouvent au Château de Pontivy pour un Comité national breton. « Bretons, notre heure est venue. La France qui a voulu cette guerre est écrasée. Elle n'a plus ni capitale, ni armée, ni gouvernement. La Bretagne n'a pas mérité de partager le sort misérable des vaincus (...). Sauvons la Bretagne en la proclamant séparée de la France », déclare un des leaders devant une centaine de militants.

Les Allemands s'intéressent au PNB, avant de le laisser plus ou moins tomber à partir d'octobre 1940. Pétain a rencontré Hitler à Montoire pour engager la collaboration. L'occupant obtient rapidement tout ce qu'il veut du régime de Vichy. Le discours des nationalistes bretons, notamment relayé par leur hebdomadaire *L'Heure bretonne*, trouve peu d'écho auprès de la population. Il faut dire qu'elle a autre chose à penser...

De fait, la vie devient de plus en plus compliquée. Les maires critiques envers le Régime sont démis de leurs fonctions

comme ceux de Quiberon ou Arzon. Le maire de Vannes est révoqué pour avoir dit de Pétain qu'il était une « vieille ganache et un vieux gâteux » (il niera). À l'automne 1940, la crainte de bombardements devient sérieuse. La nuit, les Morbihannais doivent dissimuler portes et fenêtres et se diriger vers des abris dès les premiers sons des sirènes. Le poids des réquisitions industrielles et agricoles s'alourdit. Le Morbihan est vu par les Allemands comme une réserve pour d'autres secteurs.

De novembre à décembre 1940, le département doit livrer 1 475 bêtes aux troupes allemandes de Vannes, Lorient et Saint-Nazaire. 3 400 porcs prennent eux la direction des usines de conserves parisiennes. En parallèle de ces réquisitions, les pénuries se font ressentir. Beurre, café, huile, lait, œufs, riz, chocolat (et aussi savon, vêtements, charbon, gaz) manquent à l'appel. En avril 1941, les boucheries de Lorient ferment faute de viande. Quant aux prix, c'est la flambée, comme pour le poisson. Entre les réquisitions de bateaux, la pénurie de carburants et → (suite p.30)

ACHIM GRONTZKI

« J'AI DÉCOUVERT L'HISTOIRE CACHÉE DE MON PÈRE »

Domicilié à Hanovre, dans le nord de l'Allemagne, Achim Grontzki revient chaque année, depuis 2015 en Morbihan. Son but ? Revivre l'histoire de son père, soldat dans la marine allemande de 1940 à 1945.

« **S**ans connaître l'histoire de mon père, je ne pense pas que je serais venu en Morbihan. »

L'homme est honnête. Que ferait Achim Grontzki dans le département de la Petite mer, à 1 200 km de sa résidence d'Hanovre (Allemagne) ?

C'est en 2006 que sa vie va définitivement changer. Dans la maison de sa mère, il remarque, caché dans un meuble, un tas de feuilles volantes. Curieux de nature, Achim essaye de lire son contenu. « Mais c'était difficile, elles étaient écrites en vieil allemand. » Quelques secondes plus tard, il fait une découverte stupéfiante. « En me concentrant, j'ai observé qu'il s'agissait de lettres de guerre de mon père destinées à ma grand-mère. » Jamais son paternel, décédé en 1996, ne lui a raconté ce pan de son passé. Sa mère n'était également pas au courant. « J'ai découvert l'histoire cachée de mon père », se remémore Achim.

Motivé, il fait tout pour lever le voile sur cette existence méconnue. Il demande de l'aide à sa sœur et à sa mère, pour décrypter, relire et réécrire. « Ma mère s'enregistrait pour lire les lettres. Ensuite, je les retranscrivais sur une feuille vierge. Un enregistrement de deux minutes me prenait 10 minutes à réécrire. C'était des choses nouvelles pour moi. (...) Pourquoi



Achim Grontzki, à Lorient et Werner Grontzki, à Nostang, en 1943

il ne m'en avait jamais parlé avant ? Je n'ai jamais su. »

Il fait alors la lumière sur l'existence passée de son père. En 1940, Werner Grontzki a 19 ans. Étudiant en dessin industriel, il est mobilisé et se joint à la marine allemande. « Il n'aimait pas ça.

Il a tout fait pour être en retrait. Il n'a jamais utilisé son arme sur un Français », raconte Achim Grontzki. Soldat de 2^e grade, Werner Grontzki passe l'essentiel de son temps loin du front, en tant qu'opérateur radio. En 1944, Grontzki père devient Caporal. Un an plus tard, il sera fait prisonnier de guerre, avant de revenir à Hanovre, libre, le 25 décembre 1945.

Ce travail biographique occupera Achim pendant deux ans. « Il m'est arrivé à des

“ MON PÈRE N'A JAMAIS UTILISÉ SON ARME SUR UN FRANÇAIS ”

moments de pleurer, car jamais je n'aurais pu imaginer ce par quoi il est passé. Dans une de ses lettres de 1944, il écrit même “Nous restons jour et nuit dans les bunkers. On doit y dormir en uniforme. C'est un placard duquel on ne peut pas sortir”. Et dire que je n'en ai jamais rien su », confie-t-il.

En 2014, avec sa femme, il prend la direction de la Bretagne. Il passe d'abord par le Finistère. Puis en 2015, il vient en Morbihan. « J'ai su qu'il était allé à Lorient à la Police des ports. » Il visite aussi le bunker, sous l'hôtel Gabriel, où son père a passé quelque temps. « J'imaginai qu'à quelques mètres de là où j'étais, mon père avait dormi sous le bruit des bombes qui tombaient. » Impossible de l'en empêcher. Achim revient chaque mois de septembre sur le territoire où le soldat a vécu. « Grâce à ce parcours, je me sens encore plus proche de lui. C'est comme si je partageais les moments les plus difficiles de sa vie. » ●

(suite de la p.28) → les sorties en mer qui ne peuvent excéder une certaine limite (pour éviter les départs en Angleterre), la pêche est mise à mal. La preuve : le prix moyen du kilo de poisson passe de 4,94 francs en octobre 1939 à 15,65 francs en novembre 1940.

Arrestations et déportations

Face à cette situation, les cartes de rationnement –devenues obligatoires en octobre 1940– visent à gérer les stocks. Les prix maximums de vente sont fixés par les autorités. Mais le système n'est pas sans faille. Les Morbihannais trouvent donc des ersatz : les glands de chêne deviennent du café, les feuilles de topinambour séchées du tabac. Les abattages clandestins se développent tout comme le troc. Les citadins parcourent la campagne à vélo pour se ravitailler. Le marché noir permet à certains de faire fortune. Il est sévèrement réprimandé. Il y a une autre partie de la population

L'EMPLOI DE MAIN-D'ŒUVRE, REQUISITIONNÉE OU NON, PÉNALISE LES ENTREPRISES LOCALES

pour qui le quotidien s'assombrit : les juifs. En octobre 1940, 111 d'entre eux sont recensés dans le département. En se déclarant aux autorités pour rester dans la légalité, leur religion est indiquée sur leur carte d'identité. Ainsi, ils n'ont plus accès à certaines professions, notamment à la fonction publique. Les juifs propriétaires d'un commerce doivent mentionner leur origine sur leur vitrine. L'aryanisation des entreprises morbihannaises est en marche. Une vingtaine de sociétés morbihannaises juives sont contraintes de céder leur stock, fonds de commerce ou immeuble pour une bouchée de pain. En 1942, l'exclusion des juifs s'intensifie avec le port de l'étoile et les premières rafles du département. Cette année-là, les troupes allemandes sont de plus en plus nombreuses. L'aviation anglaise multiplie, elle, les attaques. La très solide base sous-marine de Keroman et les installations vitales allemandes sont des cibles de choix. Les ventres, eux, crient toujours famine. Le 28 avril 1942 à Port-Louis, quatre cents femmes manifestent pour l'amélioration des conditions de ravitaillement. En prévision d'un débarquement, le III^e Reich lance la construction du mur de l'Atlantique dont le littoral

morbihannais fait partie. L'organisation Todt est chargée de construire bunkers, casemates, batteries et pièges anti-chars. L'emploi de main-d'œuvre, réquisitionnée ou non, pénalise les entreprises locales. En octobre 1942, 6 000 Lorientais manifestent contre l'envoi en Allemagne de 246 ouvriers de l'arsenal dans le cadre de la Relève. Début 1943, Lorient tombe en ruines. L'ampleur des bombardements alliés pousse les civils à évacuer. Les conditions de vie exaspèrent la population. Les arrestations, emprisonnements, déportations et exécutions sommaires choquent tout comme les compromis du régime de Vichy qui instaure en février le Service de travail obligatoire. Les jeunes nés entre 1920 et 1922 doivent effectuer un travail de deux ans au service de l'occupant. Dans le Morbihan, sur les 195 convoqués, seuls 40 se présentent. Les absents, eux, se cachent dans les campagnes. Ils rejoignent les maquis. La Résistance se structure. Elle intensifie ses actions et informe les alliés sur la situation militaire allemande. Tout cela dans un seul espoir : le Débarquement. ●

1. En 1941, une zone côtière maritime interdite est créée.

SOURCES DOCUMENTAIRES POUR ALLER PLUS LOIN

La Bretagne sous l'Occupation de Maiwenn Raynaudon-Kerzerho et Didier Le Corre

De l'histoire du maquis de Saint-Marcel au rôle sombre des nationalistes bretons, les auteurs livrent une synthèse claire et variée notamment sur la Résistance.

Histoire d'un siècle, Bretagne 1901-2000 aux éditions Skol Vreizh

Dans un long chapitre, l'historien Jean-Jacques Monnier prend le temps de décrypter étape par étape l'Occupation, la Résistance, la Libération et la reconstruction à l'après-guerre.

La Bretagne de l'Occupation à la Libération de Christian Bougeard

Riche de 250 documents iconographiques, l'ouvrage se concentre sur les derniers mois de l'Occupation pour examiner comment se préparent les résistants et la Libération.

Les Archives de Lorient

Pour les férus de photos historiques locales, le site Internet des Archives de Lorient donne accès à un grand nombre de documents numérisés sur la Seconde Guerre mondiale.

Le Morbihan en guerre (1939-1945) - Archives départementales

En 2010, les Archives départementales présentaient une exposition très complète sur la vie dans le Morbihan en 1939-1945. Le catalogue de l'expo figure à la bibliothèque des Archives.

75 ans de la poche de Lorient, les oubliés de la Libération -

Le Mensuel du Morbihan n°163

Avec les témoignages devenus rares de ceux qui l'ont vécue, ce dossier s'intéresse à l'histoire de la poche de résistance allemande de Lorient, libérée presque un an après le reste de la France.

BALS CLANDESTINS COMME UN AIR DE RÉSISTANCE

Interdits dès les prémices de l'Occupation, les bals populaires ne se sont jamais tus. Devenues clandestines, ces festivités ont rythmé la vie des campagnes morbihannaises, comme autant d'actes de joie et de résistance.

Planqués aux carrefours des routes, des guetteurs restent à l'affût. Pas question de se laisser surprendre par un véhicule allemand. Au moindre bruit, ils lanceront l'alerte. Leur mission ? S'assurer que des dizaines de Morbihannais puissent se retrouver, danser et boire un verre le temps d'un bal clandestin, organisé à quelques centaines de mètres de là, dans un hangar agricole. Nous sommes en 1941, près de Cléguérec. La Seconde Guerre mondiale fait rage, l'Occupation est partout.

En campagne, pas de cinéma, pas de théâtre. Alors on s'amuse comme on peut, mais au son de l'accordéon. En particulier celui de Francis Le Pipec¹. Âgé de 17 ans alors, le jeune homme n'en est pas à son premier rodéo. Sous le règne nazi, il fera du bal clandestin son quotidien et son combat, au péril de sa vie. C'est en somme l'un des tout premiers résistants morbihannais. Dès juin 1940, le maréchal Pétain a fait interdire les bals, estimant que la jeunesse avait mieux à faire. C'est sans compter sur l'opiniâtreté bretonne et ce refus viscéral de troquer le pas de deux contre le pas de l'oise.

Résistance

« Les gens avaient besoin de se détendre et de ne pas penser à la guerre », expliquait Francis Le Pipec en 2010 au *Mensuel*. Dès les débuts de l'Occupation, l'accordéoniste va s'improviser animateur de bals clandestins, avec brio. D'abord dans le café familial, Chez Julienne. Le bistrot va devenir un véritable *dancing*. On s'y trémousse au son de la java, de la valse,



Danser pour résister, jamais la Bretagne n'a connu autant de bals que durant la Seconde Guerre mondiale.

du bal breton... Entre le parquet et les poutres sont pourtant planqués des grenades et du plastic, au nez et à la barbe des nazis. Mais la famille Le Pipec redoutait encore davantage d'être découverte par les Allemands. « Chaque semaine, on me demandait quand étaient programmées les autres représentations », ne manquait pas de raconter Francis Le Pipec, connu également pour avoir été un grand collectionneur de chansons populaires.

Le bouche-à-oreille fonctionne. Les convives ne se font pas prier. À tel point que l'accordéoniste doit trouver un endroit plus grand pour ses bals. Avec les fermiers des alentours, il arrange et métamorphose des hangars en pistes de danse.

Le danger rôde pourtant. Les Allemands et Vichy collent la pression aux autorités locales. Les préfets sont à la manœuvre et rappellent par de multiples courriers leur volonté de mettre fin « à ces réjouissances formellement interdites ». Qu'à cela ne tienne, l'accordéon, le banjo, quelques

fois un chanteur et -beaucoup plus rarement- le piano résistent...

Pourtant, en 1943, Francis Le Pipec est dénoncé. Les gendarmes débarquent dans le café familial. La brigade vient lui

confisquer son instrument de musique. « Quand les forces de l'ordre ont vu mon accordéon, ils m'ont dit : "On ne va pas prendre celui-là. Donnez-nous plutôt un vieux !" Ils étaient de mèche avec nous, bien sûr. »

Le jour de la libération de Cléguérec, une grande fête s'improvise devant la mairie. Francis Le Pipec joue enfin au grand jour. Clou du spectacle : Francis pénètre dans la mairie et retrouve son ancien accordéon. « Je l'ai vu, je l'ai pris ! »

1. Décédé en 2016, le Vannetais restera comme la figure emblématique des bals clandestins en Morbihan. *Le Mensuel* lui avait consacré un portrait il y a 10 ans.

**LES GENS
AVAIENT BESOIN
DE SE DÉTENDRE ET
DE NE PAS PENSER
À LA GUERRE**

FRANCIS LE PIPEC,
dans *Le Mensuel* de mai 2010

GÉNÉRAL FAHRMBACHER

« BRETONS ET ALLEMANDS ONT VÉCU EN BONNE ENTENTE »

À la tête des troupes allemandes pendant la poche de Lorient, le général Fahrmbacher a été obligé après la guerre, comme tous les hauts responsables allemands, de rédiger un rapport sur ses activités¹. Il témoigne aussi de sa vision de la Bretagne et des Bretons.

« **Q**uand les troupes allemandes arrivèrent à Lorient, en juin 1940, (...) il nous apparut immédiatement que ce port pourrait fournir une base excellente pour la poursuite de la guerre dans l'Atlantique. (...)

Toutes ces choses (...) le long de la côte, les murs de rochers où déferlent les brisants, les grandes plages qui déploient à marée basse leur sable jaune, la mer très bleue (...), les rayons, partout, d'un soleil éclatant -toutes ces choses sont si belles qu'à les avoir contemplées un jour on n'oubliera jamais l'impression qu'elles ont faite. Mais si, de plus, on a un peu quitté les grands chemins pour courir la campagne sauvage, on y aura gagné pour toujours l'amour de la Bretagne : et combien pourtant peut varier le tableau quand soudain le temps s'altère (...) et que se met à tonner la tempête !... et cela tandis que, quelques minutes plus tard, c'est un soleil quasi tropical qui se remet à briller (...).

Ce n'est pas un pays bien riche que la Bretagne ; le sol y est avare. Les champs y sont pauvres, et c'est sur de maigres pâturages que le bétail va chercher (...) sa nourriture. Avec leurs toits de chaume que recouvre la mousse, la plupart des fermes ont l'air minable. (...) Les Bretons mènent une vie modeste et restent très attachés à leurs coutumes et notamment à leurs costumes traditionnels. Comparés au reste des Français, ils ont l'air plus rude et plus fort, mais



Chef du XXV^e corps d'armée d'Occupation en Bretagne, le général Fahrmbacher (au centre) a dirigé les troupes allemandes lors la poche de Lorient. Ici, en photo lors de la cérémonie de reddition

LES
ÉVÉNEMENTS DE
RÉSISTANCE (...) NE
TROUVÈRENT PAS LA
SOURCE DANS LES
PENSÉES DES GENS
DU PAYS

presque morose. À les entendre parler leur langue à eux, on réalise tout de suite qu'ils appartiennent à un vieux peuple de souche celtique.

Bretons et troupes allemandes d'Occupation ont vécu côte à côte pendant près de cinq années et l'on peut dire qu'une bonne entente n'a cessé de régner (...). Des milliers de Bretons ont gagné leur vie à construire le Mur de l'Atlantique ou à travailler dans les services auxiliaires allemands et y ont acquis une aisance qu'ils n'avaient jamais eue auparavant ; et quand on vit, à partir de février 1944, se développer en Bretagne un mouvement de résistance, c'est parce que la chose avait des origines politiques importées de l'extérieur : les événements (...) ne trouvèrent pas la

source dans les pensées des gens du pays... Tout ce que souhaitaient en effet ceux-ci, c'était que leur beau pays reste à l'abri des bouleversements que pouvait encore amener la guerre. Beaucoup d'entre eux espéraient -plus fortement peut-être que bien des Allemands !- que le Mur de l'Atlantique constituerait, pour la Bretagne, un infranchissable rempart. (...)

Les ouvriers français se sont présentés volontairement sans aucune exception pour travailler avec les Allemands. Aucune pression n'a jamais été exercée en aucun cas. (...)

Français et Allemands ont (...) travaillé dans les ateliers en bon accord (...). Il n'en fut que plus étonnant (...) de voir comment une trouble propagande arriva par la suite à faire si mal tourner une atmosphère jadis si confiante. » ●

Extrait de *Général Fahrmbacher, Souvenirs de la base (Keroman, 1940-1945)*. Liv'éditions. 20 €. www.liv.editions.com

1. Il ne s'agit pas d'un rapport d'historien mais de son interprétation des faits.

LAURENT GUILLET *Auteur de* *Nous étions ennemis !*

« LES ALLEMANDS ONT GARDÉ UN TRÈS BON SOUVENIR DE LA BRETAGNE »

Il y a une dizaine d'années, Laurent Guillet retrouvait les anciens soldats allemands de l'unité B33 qui occupaient sa commune. Le Morbihannais avait alors décidé de leur donner la parole dans un livre sorti en 2007 : *Nous étions ennemis !*

Le Mensuel : À l'époque, comment aviez-vous eu l'idée de retrouver les occupants d'hier ?

LAURENT GUILLET : En 1985, d'anciens occupants sont repassés à Malansac, la commune où je vivais. J'avais 15 ans. Ce n'est qu'après que leur car soit parti que j'ai su qui ils étaient. De fil en aiguille, j'ai commencé un travail de mémoire en questionnant les anciens de ma commune sur l'Occupation à Malansac. Ce qui m'intéressait c'était de savoir comment les gens vivaient ensemble puisque cette unité, la B33, y est restée presque un an. J'ai fait des recherches de plus en plus poussées et après 17 ans et plus de 300 courriers envoyés dans toute l'Allemagne, je les ai retrouvés.

Comment se sont passés les premiers contacts ?

« L'accueil a été formidable. Ils se rencontraient une fois par an et j'ai été invité à leur amicale. C'était déjà des papys. Ils ont commencé à raconter leurs souvenirs. L'un d'entre eux avait préparé des photos de ma commune, prises de 1942 à 1943. À l'époque, ces clichés de l'Occupation pris par des Allemands étaient extrêmement rares puisqu'il n'y avait pas Internet. Ils ont essayé de m'intégrer tout de suite pour pouvoir aller plus loin dans la démarche de l'amitié franco-allemande. Je leur ai proposé de faire un ouvrage pour avoir leur point de



Laurent Guillet a mis 17 ans à retrouver les anciens soldats allemands qui occupaient sa commune.

vue de la guerre en Bretagne et dans le Morbihan. J'ai travaillé avec Hartmut Werdermann, qui était un très jeune soldat à l'époque. Le livre nous a pris cinq ans.

Quelle image gardaient-ils de la Bretagne ?

Jusqu'à l'approche du Débarquement, ils ont gardé un très bon souvenir de la Bretagne. Ils étaient un peu dans la nostalgie. Il y avait un air de « vacances ». Ce n'était pas la guerre de ceux qui avaient connu le front russe. Quand Hartmut Werdermann raconte dans le livre sa journée de Saint-Gravé à Vannes pour aller chercher le courrier, on a l'impression d'une journée de villégiature.

Bien sûr, ils savaient que c'était la guerre, il y avait un règlement très strict. En Bretagne, ils ont aussi gardé l'image de villages comme plongés dans un autre temps. Quand ils allaient dans certaines fermes, ils avaient l'impression d'être 100 ou 200 ans en arrière.

Ce livre a été le fruit d'un travail franco-allemand. Diriez-vous qu'il a fait grandir les deux côtés ?

Je vais parler pour les Allemands qui ont participé au livre. Pour le titre, un soldat m'avait proposé « Étions-nous

ennemis ? » J'avais réagi : ils avaient tellement de bons souvenirs en Bretagne – même avec la population bien qu'ils voyaient une certaine distance – qu'ils n'ont pas vraiment senti la haine. Je leur ai rappelé le couvre-feu, les arrestations, la peur de la Gestapo, les déportations, le fait que tout le monde ne mangeait pas tous les jours... Ça les a fait réfléchir à ce que les Français vivaient. Ils le savaient bien sûr, mais l'avaient quelque part un peu occulté. D'où *Nous étions ennemis !* ●

Nous étions ennemis !, de Laurent Guillet. 30 €
www.laurentguillet.com

“ IL Y AVAIT UN AIR DE “VACANCES” CAR CE N'ÉTAIT PAS LE FRONT RUSSE ”